



L'Échicocube

Sur Janet, la boule de glace, les préparatifs; de réception d'un arrivage se mettaient en place comme tous les quinze du mois terrestre. Un gros vaisseau, en provenance de la Planète-Mère, emportait dans ses soutes, un ensemble considérable de matières premières qui faisait défaut à cette planète aride.

La liaison économique entre les planètes et la Terre, ainsi qu'entre les planètes, elles-mêmes, dépassait le sens du mot : Economie. Il ne s'agissait plus de valeur marchande pour les apports de matériaux, au sens monétaire du terme. L'argent avait progressivement disparu; inutile et encombrant. Deux raisons à cette disparition:

- la capitalisation, poussée à son extrême, avait remplacé l'argent-monnaie par l'argent-cartes, le tout informatisé. Chacun, dans un premier temps, possédait un avoir, proportionnel à son activité salariée et à l'importance socio-économique de celle-ci.

- La planification lente mais inexorable des échelles de salaire.

Suite à une standardisation mondiale des valeurs, les avoires des êtres humains s'harmonisèrent après la disparition effective du Tiers-Monde et du Quart-Monde Le premier par le Grand Génocide, le second par sa prise en compte sociale dans les pays riches. À toute chose, malheur est bon. Ce qui paraissait inimaginable, quand le Monde comptait vingt et un milliards d'âmes, qui commençaient sérieusement à se marcher sur les pieds, alibi plus ou moins implicite de la grande masse occidentale pour accepter la décision finale, devenait tout à fait possible après la Dernière Guerre. Pourquoi cette égalité? La démocratie libérale avancée s'était imposée comme le seul système rentable. Toute conservation de castes, de dynasties, de partis entraînait l'obligation, à la survie de ces systèmes totalitaires, d'échelles de valeur très grandes. Echelles justifiées par la force, l'argent ou par Dieu. Mais ces sociétés féodales ne pouvaient, confrontées aux autres systèmes sociaux, concurrence, freiner leur avancée technologique. Prises dans un cercle infernal, elles ne pouvaient laisser les choses dans l'état; un groupe riche et cultivé et un autre pauvre et inculte. Celui qui tient une pelle toute sa vie entre les mains, n'a pas besoin de formation. Celui qui conduit un tractopelle doit déjà savoir conduire. Enfin, celui qui programme le travail de plusieurs engins, simultanément à partir de son bureau, doit posséder des connaissances diversifiées. Vint le jour où la pelle disparut, suivi d'assez près par le



tractopelle, resta l'informaticien. Cet exemple fut répété à de multiples exemplaires pour tous les corps de métiers. Mais si, schématiquement, le pelleteur crée une demande sociale minime, plus importante est celle du conducteur de tractopelle et infiniment plus grande celle du programmeur. Par petites lois ou à coups de bouts de dé dégénérent les sociétés monistes. Heurts, révoltes, progrès, reculades, violence, morts. Puis la démocratie s'imposa parce que cela était inscrit dans l'évolution sociale de l'humanité. Mais là, encore, galvaudages, détournements philosophiques, les deux concepts capitalisme et démocratie eurent bien du mal à coexister. La propriété privée est difficilement compatible avec l'égalité sociale mais le nombre restreint de personnes, après 2125, et une éducation se forçant à combler des handicaps en grande partie culturel, la médecine s'occupa des problèmes génétiques, les Pouvoirs rééquilibrèrent des forces déterminées depuis la nuit des temps, quand l'homme était encore un singe ou presque. L'égalisation des avoirs supprima non seulement la différence de possibilité d'acquisition entre les gens mais encore, la notion même d'achat. La nécessité de richesse pour la richesse, ce que le freudisme, une religion du XXe siècle nommait, mauvaise assimilation de la phase anale dans la prime enfance, cessa d'elle-même et avec elle le désir de possession. Chaque individu était formé dans l'optique de la recherche de son bien-être sans superfluité.

Les manœuvres, entièrement automatisées, d'approche de l'engin sur Janet, répétées des milliers de fois faisaient partie du quotidien sur ces planètes. Tout était programmé, entièrement dirigé par les ordinateurs, que quelque responsable technicien supervisait. Le vaisseau, lui-même, ne possédait pas de conducteur humain et voyageait en toute autonomie. Il négociait son six-cent-huitième atterrissage, «ajanetissage », une simple formalité. Mais pas cette fois! L'Astronef n'était pas attendu à cette heure, ni même ce jour-là. Fait unique dans l'histoire de la planète. Plusieurs ajanetissages avaient eu lieu alors qu'ils ne faisaient pas partie de la programmation des arrivées. Soit pour des avaries et autres problèmes. Soit lors de rencontres exceptionnelles entre habitants des divers satellites. Mais ce vaisseau arrivait sur Janet sans aucune excuse de ce genre. Il fallait décaler tous les atterrissages prévus entre deux heures et trois heures terrestres. Car l'ordinateur de bord, lui, persistait et signalait. Les Janétiens étaient en émoi. Que faire de ce vaisseau-



L'Échicocube

fantôme? Théoriquement, il n'existait pas. Les «Responsables de Janet» communiquèrent tout de suite avec la Terre... Que se passait-il? Cette arrivée impromptue créait de véritables problèmes et aurait pu mal finir. La Terre confirma l'envoi de cet engin spatial mais ne put justifier de sa décision.

Milax avait été transporté dans son appartement. Vilric avait, tant bien que mal, expliqué l'étrangeté de la situation, tout en se maudissant, mot inusité, d'avoir agi avec si peu de subtilité. Bien sûr, Milax était un naïf, ce n'était certainement pas grâce à ses grandes capacités intellectuelles qu'il occupait une aussi belle position, pensait Vilric. Lui, Vilric, avait su prendre et faire prendre à son ami les bonnes directions. Des génies, il en connaissait, aussi doués, aussi brillants que Milax et peut-être plus... Mais peu d'entre eux voyaient se rapprocher la planète-Mère aussi rapidement que les deux Responsables de Saturne, Vilric avait planifié leur vie comme l'on joue à l'échicocube. La vie, même si la compétition physique était bannie, restait une lutte. Au sein de l'Univers, des forces s'affrontaient. Il était donc vital de lutter. Non pas écraser les autres, tous conservant des chances à peu près égales de réussir, la plupart réussissaient, d'ailleurs, dans la branche qu'ils avaient choisie. Mais la méritocratie, le retour à la Terre, subsistait et poussait l'humanité à effectuer des sélections. Il restait donc fatalement deux sortes d'individus, les avancés et les retardés. Ces derniers n'étaient pas tout à fait perdants car la Société prenait sur elle de réintégrer les non-élus, en tout cas, ils n'étaient pas non plus gagnants... Cela, Vilric l'avait assimilé très vite et si bien que sa tactique avait parfaitement su vaincre les hésitations de Milax, plus placide quant à ces choses, quoique très heureux aussi de se rapprocher de la Planète-Bleue. Voilà le cheminement de la pensée de Vilric, alors qu'il repoussait l'ordinateur-médecin et cajolait tendrement son amant. Il se disait aussi que dans des circonstances exceptionnelles telles qu'ils les vivaient, ne pas écraser les autres ne voulaient pas dire se rattacher à des causes perdues. Peu importait, à présent, de savoir comment se résoudrait le conflit qui opposait la Terre à tous ces planétoïdes



révoltés, de toute manière, la Planète-Mère aurait raison... Et ce que reprochait Vilric à Milax était de ne pas se rendre compte à quel point il était devenu essentiel de choisir le bon camp. Les hésitations humanitaires ne pouvaient apporter aucune solution, par contre, elles confortaient la Terre dans la certitude d'une trahison. Les ambitions de retour vers la « source », les espoirs de revenir aux racines de l'homme seraient à tout jamais anéantis pour les deux amis. À plus court terme, Vilric se préoccupait, aussi, de connaître la réponse à la question qu'il avait envoyé à Luca. La rencontre entre les deux chercheurs s'était faite d'une manière assez fortuite, lors d'un colloque public, il en existait encore sur Terre, quoique rarement, la plupart du temps remplacé par des holoconférences, image en trois D des intervenants projeté au centre d'une pièce par exemple.

Pour conserver l'attrait de la Planète-reine, plusieurs voyages étaient permis, et même conseillés, dans le but de visiter la Terre. Ces sortes de pèlerinages subsistaient, ballons d'oxygène pour les émigrés. La Terre paraissait au voyageur, surtout aux premiers temps de l'émigration, une île paradisiaque sur un océan désertique, parfois gelé, parfois brûlé. Sur la troisième planète, après le grand exode des jeunes, une structure « œcuménopolienne » s'était peu à peu instaurée. La ville avait gagné partout. Phagocytant jusqu'au désert qu'elle avait, avalé dans sa faim dominatrice. Par nécessité, la Terre était habitée de part en part, car même après le « Grand Départ », la population humaine restait considérable. Seuls restaient préservés comme à l'origine les pôles indomptables parce qu'instables, et encore, pour une grande partie transformés pour enrayer la surmultiplication de l'homo sapiens sapiens. Et puis l'habitude de tout dévorer, pour l'espèce humaine était déjà prise depuis la nuit des temps. Plus tard, le problème de la surmultiplication humaine sur le sol fut résolu lors de la parfaite maîtrise de la « lévitation », ou plus exactement la suspension magnétique par supraconductivité à température ambiante. Les habitations des hommes ne détruisaient plus directement l'écosystème puisqu'elles planaient à plusieurs mètres du sol. De même disparurent les voies de transport, le chemin le plus court est toujours le plus direct sauf pour la lumière dans l'espace. Les animaux s'en trouvèrent nettement soulagés, à part les oiseaux ainsi que quelques insectes qui durent réviser leurs plans de vol. Par ailleurs, l'« Œcuméno-polis » avait établi des règles



de préservation pour la faune et la flore. Ainsi ce que l'on appelait la « Ville » protégeait en son sein des réserves naturelles « améliorées », des parcs dans lesquels l'homme était toléré en tant que visiteur mais dont la conception visait à sauvegarder le non-humain. Cette attitude, apparemment altruiste, avait aussi pour objet de conserver des environnements régénérateurs pour l'animal - Roi, l'Homme. D'autant plus régénérateurs lorsque l'homme provenait d'une planète froide stérile et inhospitalière.

Vilric faisait partie d'une congrégation de chercheurs généticiens en provenance de Pluton, le jour où il rencontra Luca. Un homme brillant. D'autant plus brillant pour Vilric, alors très jeune, qu'il étudiait des sujets qui passionnaient le chercheur en herbe et pour lesquels celui-ci avait travaillé à l'élaboration de plusieurs thèses, portant assez logiquement, la liaison Milax et Vilric existait déjà, sur les atteintes neurodégénératives. Vilric avait abordé Luca au sujet de l'une de ses thèses, surpris d'entendre un puits de science interplanétaire y faire référence. Il ne savait même pas qu'elles fussent diffusées sur Terre. Ses travaux portaient sur les rétrovirus, c'est-à-dire sur les virus qui se décodent pour attaquer l'organisme. Ces virus porteurs d'A.R.N, acide ribonucléique, contenu dans la cellule, se décodent en A.D.N, acide désoxyribonucléique, pour donner un faux message à la cellule et redevenir porteur d'A.R.N à l'intérieur de la cellule agressée. Dans son allocution, Luca parlait, alors, de ces virus, faisant un parallèle avec les virus lents, indiquant qu'il ne fallait pas bien qu'un virus eut disparu depuis des milliers d'années, voire des millions, croire définitive la victoire de la science. Utilisant l'exemple des rétrovirus et de la thèse de Vilric, pour lui exhaustive sur le sujet, Luca mentionnait les mutations survenues au cours des âges, transformant les gènes de bactéries, organismes simples, en des gènes existant chez les êtres évolués. La thèse de Vilric citait, par exemple, l'un de ces gènes, dits inutiles, appartenant au génome humain apparu à la suite de mutation face à des agressions virales, cloné chez la drosophile, mouche du vinaigre, ou chez une bactérie de levure, ce facteur génétique avait encore, à l'heure actuelle, une action significative. En réalité, malgré le côté flatteur pour Vilric, de se présenter comme l'auteur des ouvrages auxquels se référaient Luca, le jeune chercheur plutonien l'aborda pour une toute autre raison. Pour la théorie exposée par la suite sur les lésions cérébrales ainsi que pour une nouvelle atteinte sur laquelle Luca était très réservé, il s'agissait déjà de



la maladie d'Alzheimer, ce que Luca, ne sut que plus tard. Parlant du cas de Milax, Vilric espérait que cet homme génial pourrait l'aider dans sa lutte contre l'affection qui touchait son plus cher ami. Lors, et à défaut de vérification directe, Luca conclut, un peu rapidement, le reconnut-il, plus tard, à une neuropathie inguérissable, néanmoins bénigne et sans risque potentiel d'évolution maligne. Tout en se remémorant ce bref épisode de sa vie, Vilric attendait fébrilement la réponse de Luca. Réponse qui tardait à venir... Pour tromper son angoisse et ne pas donner à l'ordinateur médecin l'occasion de poser les premières questions d'usage, il se remit à cajoler son ami, avec une tendresse toute maternelle, quoique ce terme soit non seulement inemployable dans cette société, mais encore parfaitement injustifié, certains pères pouvaient faire montre de bien plus d'amour que bien des mères biologiques capables d'abandonner leurs enfants. Quelques heures, terrestres, plus tard, la réponse arriva. Luca était très pessimiste. Ses derniers travaux sur la maladie d'Alzheimer, aboutissent à la confirmation que les stigmates qui envahissent la peau de Milax, ses crises épileptiformes, concordent. Milax est bien atteint de la «dernière peste», comme la nomme lugubrement Luca. Vilric ne réagit pas. Il sait déjà, sans connaître l'expression finale de cette terrible maladie, que Milax ne s'en sortira, pas. Le rapport de Luca apporte simplement une précision; étant donné la fréquence des crises, Milax en est à l'étape ultime d'un mécanisme dont il n'a pas encore élucidé tous les mystères. Par contre, la chronologie est inéluctable. Luca et Ionnoï se vêtirent de leur combinaison protectrice. La récente communication avec Vilric avait profondément désolé Luca. Malgré l'éloignement, Vilric avait changé. Il semblait aigri, froid. Où était passé l'enthousiasme régénérant du jeune homme ouvert et aux travaux si remarquables ? L'âge n'expliquait pas tout, ni non plus l'affection de son ami et certainement un peu plus avait deviné Luca. Cette impression désagréable, ainsi que la culpabilisation de s'être fourvoyé quelques années auparavant avait poussé Luca à demander à Ionnoï de l'accompagner dans une des réserves dans lesquelles vivaient leurs cousins mammifères. Le désir de redécouvrir ces mondes pseudo-naturels où l'on parquait les espèces animales et végétales. D'où les combinaisons protectrices. Ce recul par rapport aux événements dont peu de personnes acceptaient l'issue, permettrait à Luca, du moins l'espérait-il, de poser le problème d'une manière différente. Peut-être existait-il encore une solution ? Et si aucune solution n'existait, que faire, quelle démarche adopter? Luca exposait ainsi ses pensées à son alter-égo féminin se



persuadant qu'il était impossible qu'il n'y eut de porte de sortie. Tout cela était trop absurde. Ionnoï d'une discrétion absolue, comme toujours, jouait parfaitement le rôle qui lui était assigné: être une paire d'oreilles. Cependant sa passivité n'allait pas jusqu'à gâcher leur promenade. Elle choisit donc de l'effectuer dans un sens chronohistorique. Ainsi les amis déambulaient dans les allées piétonnes protégées des animaux préhistoriques par de grands globes transparents fabriqués à partir de fibre de verre et de carbone. Précaution vitale.

Certains mastodontes, que l'on avait pu reconstituer à partir de gènes récupérés dans des fragments de peau, d'os conservés à l'abri du temps dans des milieux protégés, atteignaient des tailles et des poids considérables, quoique peu enclins à goûter de la chair humaine, car, pour la plupart, végétariens. Les plus célèbres, les diplodocus au cerveau gros comme une bille mais au corps dépassant les trente mètres de long. Les reptiles volants étaient eux aussi fort impressionnants. Les ptérodactyles, les ptéranodons au vol lent et silencieux.

Mais les animaux au comportement stéréotypé n'intéressaient pas les deux savants, la pauvreté de leur patrimoine génétique les rendait à tout jamais, ou presque, inadaptable. Plus riche était l'observation des maillons reliant une espèce à celle qui lui succédait. L'archéoptéryx, par exemple, reptile évolué, ancêtre présumé des oiseaux, offrait aux visiteurs avertis des horizons nettement plus prometteurs. On percevait la lente évolution et l'adaptation dans chacune des attitudes de ces mutants.

L'organisation de ces musées vivants, avait posé de nombreux problèmes lors de leur conception. Faire revivre un brontosauve, quelle magnifique perspective pour les paléontologues... Mais où ? À priori il était inconcevable que l'être humain se trouvât en contact direct avec ces êtres sortis de la nuit des temps. Question élémentaire, d'ailleurs, facilement réglée malgré quelques erreurs dignes des plus exécrables romans de science-fiction. Un autre problème, gigantesque, celui-là s'était posé. Si le voisinage entre les hommes et leurs ancêtres était d'emblée écarté, tout aussi



impensable était l'idée que tout. Le règne animal actuel, côtoie ces êtres d'un autre âge. Et ce pour deux raisons :

- L'évolution s'est faite par la prise de pouvoir des mammifères, sur les autres animaux. Notamment les reptiliens qui, avant les mammifères dominaient le monde, La plus grande adaptabilité de ces derniers, ainsi que quelques bouleversements climatiques, les amena à s'installer en vainqueur sur les biotopes de leur prédécesseurs. À longue échéance, la sélection réitérerait son parcours implacable... Les reptiliens disparaîtraient à nouveau.

- À brève échéance, par contre, l'homme ne pouvant recréer exactement les conditions préhistoriques, le mélange aux proportions approximatives s'avèrerait particulièrement détonant. Les apprentis-sorciers verraient leurs créations s'entretuer dans un grand massacre animalier et néanmoins fratricide. Certains, devant l'ampleur du problème, en vinrent à regretter que les expériences de régénération des cellules n'aient échoué. S'il paraît facile de déterminer la provenance de tel ou tel animal, pléistocène ou précambrien, par exemple, les limites temporelles entre les périodes sont tellement floues, que nombre de choix furent délicats... De véritables casse-têtes paléontologiques. L'émigration humaine résolut une part du problème, Celui de la promiscuité avec ces revenants de la mort. Une part seulement, la population des vieillards restait considérable. Qui plus est, l'évolution des lois sociales avait agrandi la niche écologique individuelle, la promiscuité exacerbée représentait la principale cause de l'anxiété croissante des hommes, maladie psychosomatique facteur favorisant du cancer, notamment. La confirmation de l'apport énorme de substances nocives pour l'humanité par les animaux domestiques avait encore aggravé le problème. Solution très pénible... Le génocide de tous les animaux de compagnie. Tout ce qui pouvait être considéré comme un agent porteur d'infection fut irrémédiablement... supprimé. Ne survécurent que les races, elles-mêmes, et certains croisements, mémoires sociologiques de la recherche humaine en zoologie. Pour pallier le manque affectif lié à cette soudaine disparition, cette époque fut marquée par l'apogée des androïdes et autres robots anthropomorphiques ou plus généralement zoomorphiques. Il est à noter que ce meurtre universel, déjà entamé lors du XXe siècle dans certains pays, les frontières subsistaient, alors, eut une finalité économique, les



animaux domestiques coûtaient très chers à la communauté cet argument prévalut pour les Pouvoirs...

Contemplant les beautés et les folies de la nature, Luca songea que la destruction des animaux domestiques et plus tard l'abandon de ces machines «au regard humain» fut une grossière erreur. Celles-ci favorisaient l'attrait de la Planète-Bleue chez les migrants, élément de stabilisation sociale, acceptation de la pyramide. Après ce bref séjour au milieu de la mémoire des âges, Luca et lonnoï prirent leur véhicule solaire et dirigèrent leurs investigations vers un autre parc semi-naturel. Celui où s'égayaient un peu malicieux, un peu moqueur, les animaux les plus évolués, les simiens.

Le rapprochement entre l'homme et le chimpanzé, par exemple, est stupéfiant, une équivalence de 99% du patrimoine génétique... À tel point que les comités d'éthiques avaient, dès l'abord, combattu les expériences de mixité génétiques entre les singes et les êtres humains, dès que celles-ci s'avérèrent réalisables grâce aux immunodépresseurs de deuxième génération. Il n'empêche que tout en gardant au singe sa spécificité, les progrès accomplis par cet animal dans un milieu riche démontraient si besoin en était de la force de la culture. L'impact était si profond et définitif que des femelles éduquées possédaient par la suite la capacité de transmettre leur nouveau savoir à leur progéniture. Toutefois, ici encore, les expériences étaient menées avec une grande vigilance. Une trop forte évolution d'un animal empêchait, d'une façon définitive, sa réinsertion dans son milieu. À l'extrême, un singe auquel on aurait octroyé une intelligence nouvelle et sans rapport avec son biotope, aurait très certainement sombré dans un état dépressif, rejeté par tous. Ainsi, les recherches en zoologie s'orientèrent vers des écosystèmes privilégiés pour des espèces types. Laissant le temps agir et ne séparant pas l'individu du groupe, surtout pour les mammifères dont la grégarité était forte. Cette option fut déterminante lorsque l'analogie ou l'homologie entre l'homme et l'animal devint un débat dépassé. Il était enfin possible de soigner les humains sans avoir recours à des expériences animales, trop souvent barbares ... par habitude. Les sacrifiés à la science, à partir de ce moment-là, vécurent heureux.